

La voix des sirènes

Le chant des Ondes de Caroline Martel, Québec, 2012, 95 minutes

Robert Daudelin

Numéro 161, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2013). Compte rendu de [La voix des sirènes / *Le chant des Ondes* de Caroline Martel, Québec, 2012, 95 minutes]. *24 images*, (161), 55-55.

La voix des sirènes

par Robert Daudelin

NOUS PROFITONS DE LA SORTIE EN SALLE DU **CHANT DES ONDES**, LE 15 mars prochain, pour nous arrêter sur ce film, second long métrage de Caroline Martel.

Le film sur l'art fut longtemps un modeste chapitre à l'intérieur du cinéma documentaire; depuis quelque vingt ans, c'est devenu un genre. L'arrivée des canaux de télé spécialisés ayant stimulé la production, le film sur l'art a connu un boom spectaculaire, comme en témoigne la programmation annuelle du Festival international du film sur l'art de Montréal. Cette demande accrue a eu comme conséquence funeste une tendance très répandue au formatage: durée fixe (imposée par la télé), témoignages minutés (en secondes, plutôt qu'en minutes), abus d'archives (parfois trafiquées), narration ampoulée, etc. Tous ces pièges guettaient Caroline Martel quand elle s'est mise en tête de consacrer un film à Maurice Martenot et à ses Ondes musicales. Or tous ces pièges ont été brillamment évités et la cinéaste du Fantôme de l'opératrice nous propose aujourd'hui un documentaire en tout point exceptionnel.

Fruit d'un travail de recherche qui s'est étendu sur plusieurs années, *Le chant des Ondes* et ses 95 minutes est une véritable gageure. Qui en effet, peut-on se demander, va accepter de s'arrêter un aussi long moment pour entendre parler d'un instrument de musique connu des seuls initiés et de son inventeur, un violoncelliste français, doux rêveur et bricoleur insatiable... Or qui-conque se frôle à ce drôle de film, s'y pique et n'en décroche plus.

Maurice Martenot (1898-1980), bien qu'il ait été titulaire d'une classe au Conservatoire national supérieur de musique de Paris et qu'il ait consacré une partie importante de sa vie à l'enseignement de la musique et à la pédagogie musicale, n'était pas un musicien ordinaire. Également ingénieur, il a mis au point un instrument électronique (initialement à lampes) à clavier qui produit des sons dignes des sirènes d'Ulysse. Terminé en 1928, le premier de ces appareils

sera modifié et amélioré par son créateur jusqu'en 1954. C'est aujourd'hui son fils, notre guide principal dans le film, qui est le vaillant gardien du secret de fabrication de cet instrument magique.

Ancêtre des claviers électroniques – avec des différences fondamentales bien expliquées dans le film – les Ondes Martenot se sont implantées au Québec au début des années 1960 par l'entremise du musicien Jean Laurendeau qui les avait découvertes à l'occasion d'un voyage d'études en France. Depuis lors il y a une véritable famille d'ondistes au Québec et nous connaissons leur musique – sans le savoir – par certains enregistrements des groupes Beau Dommage et Harmonium notamment, comme nous l'apprend le film. Le cinéma a lui aussi fait appel aux sonorités très particulières de l'instrument de Martenot: dès 1931, Abel Gance l'utilise dans *La fin du monde* et Berthold Bartosch lui commande la trame sonore de son chef-d'œuvre *L'idée* (1934); suivront Marcel L'Herbier (*La nuit fantastique*, 1942) et plusieurs autres. Mais c'est surtout la musique dite sérieuse qui s'est intéressée aux Ondes Martenot et le film fait belle place à un extrait envoûtant de *La fête des belles eaux* de Messiaen, de même qu'à un extrait spectaculaire de *8 Haikus Souffle-lumière* de la Québécoise Marie Bernard pour chœur et ensemble d'ondes. Et toujours la musique est filmée avec une attention et une justesse exceptionnelles.

Travail de cinéaste-archéologue, *Le chant des Ondes*, par la qualité des témoins qu'il rassemble et la sensibilité complice avec laquelle ils sont filmés (principalement par Geoffroy Beauchemin dont il faut noter le nom), est un film d'émotions autant que de connaissances. L'espace que la cinéaste accorde à ses interlocuteurs principaux et le climat de confiance qu'elle réussit à créer avec eux (Jean-Louis Martenot, l'héritier,



Jeanloup Dierstein, le luthier de l'électronique, et les ondistes Marie Bernard, Suzanne Binet-Audet et Jean Laurendeau) nous donnent le temps de les connaître, de découvrir leur dévotion passionnée, de les aimer. L'utilisation des documents d'archives est aussi exceptionnelle: leur rareté bien sûr impressionne et témoigne du sérieux de la recherche qui a présidé au film, mais encore davantage, c'est l'intervention aussi subtile que discrète de l'animation qui est remarquable, donnant en quelque sorte une vie nouvelle aux images fixes lourdes d'histoire, tout en respectant la texture du film.

Après un début assez classique, voire hésitant, le film a vite fait de nous imposer ses audaces tranquilles: sujet ésotérique, filmage un tantinet nonchalant, montage en douceur. Et soudainement le direct fait irruption pour la rencontre entre Suzanne Binet-Audet, au lendemain de son «premier concert rock», et Jonny Greenwood du groupe Radiohead, altiste de formation et lui aussi grand admirateur des Ondes: petit film dans le film, la séquence, pleine d'humour et de gaieté, est une véritable bouffée d'air frais qui relance le film et lui permet d'échapper au caractère «document d'histoire» qui le guettait.

Portrait d'un musicien-artisan, marginal mais au centre de la musique du XX^e siècle, *Le chant des Ondes* est un film précieux, ludique autant que didactique: un film à part dans le documentaire québécois et qui confirme le talent et le statut de documentariste à part entière de Caroline Martel. ■

Québec, 2012. Ré.: Caroline Martel. Ph. principale: Geoffroy Beauchemin. Mont.: Annie Jean. Son: Clovis Gouaillier. Collaboration à la trame sonore et musicale: Suzanne Binet-Audet. Prod.: Artifact-ONF. 95 minutes. Dist.: ONF.